

*Aymeric Patricot*  
**Azima la rouge**

r o m a n

Flammarion

# Azima la rouge

« Quand mon frère m'a donné la gifle, ma tête a fait pop. Sur le coup je n'ai pas su si j'avais touché le mur. En tout cas je n'ai rien perçu. Juste un écho, quelque chose qui bourdonnait, comme une mouche occupant mon crâne. Puis la mouche a cessé de battre des ailes. Elle s'est posée quelque part en moi. J'ai regardé mon frère. Et je ne le détestais pas.

Il n'a plus jamais eu besoin de me frapper. J'avais compris. Je ne peux pas dire que je sois d'accord. Mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'être d'accord ou pas. »

Dans une cité du Nord de Paris, la jeune Azima sent qu'un étau se resserre sur elle. Impuissante à lutter contre son destin, résignée par devoir, Azima tente de se protéger, de s'isoler dans ses rêves pour supporter la violence qui la guette.

Cinq personnages expriment tour à tour leurs espoirs, leurs fantasmes et leurs peurs face à une réalité intolérable. Un premier roman coup de poing.

*Âgé de 31 ans, diplômé d'HEC, ancien attaché culturel à l'ambassade de France au Japon, Aymeric Patricot a abandonné sa carrière pour passer l'agrégation de lettres. Il enseigne le français dans un lycée de banlieue parisienne. Il contribue aussi à la revue littéraire L'Arsenal.*

Aymeric  
Patricot



Photo Arnaud Février © Flammarion

FF9049-06-VIII



9 782080 690494  
www.editions.flammarion.com

Prix France : 15 €

Flammarion

## SOMMAIRE

Azima

Prof

Caissier

Cloporte

Surveillante

Azima

Prof

Caissier

Cloporte

Surveillante

Azima

## **Azima**

Quand mon frère m'a donné la gifle, ma tête a fait pop. Sur le coup je n'ai pas su si j'avais touché le mur. En tout cas je n'ai rien perçu. Juste un écho, quelque chose qui bourdonnait, comme une mouche occupant mon crâne. Puis la mouche a cessé de battre des ailes. Elle s'est posée quelque part en moi. J'ai regardé mon frère. Et je ne le détestais pas.

Il n'a plus jamais eu besoin de me frapper. J'avais compris. Je ne peux pas dire que je sois d'accord. Mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'être d'accord ou pas.

Mes copines, elles, ont plutôt des idées simplistes. J'aime ces filles, j'aime leurs rires dans la cour du lycée. Je les trouve élégantes et leur côté sexy me plaît.

N'empêche qu'en les regardant je me dis qu'il existe autre chose que l'évidence des corps. Le désir est facile, c'est un enfant. Il vous sourit et vous ne pouvez pas lui résister. Mais il n'y a pas que les enfants dans la vie. Les enfants, c'est le départ. Après vient le reste.

Un peu plus tard, ma mère m'a fait cadeau d'un ruban rose. D'abord je n'ai pas su comment l'utiliser. Puis je m'en suis servi pour attacher mes cheveux. J'ai trouvé drôle que ma mère me glisse dans la main cette pochette deux heures après la gifle. Je ne pense pas qu'elle ait vu la scène, je ne pense pas non plus que ma tête contre le mur ait fait du bruit. Je n'ai presque rien senti : les autres n'ont rien dû entendre.

Le ruban me plaît. J'ai des yeux verts qu'on dit jolis. Le rose me va bien, mais ça n'a rien à voir avec mes yeux. J'ai mis le ruban trop loin vers l'arrière. C'est ça. Trop loin dans mes cheveux.

Je suis devenue rêveuse en me regardant dans la glace. Pourtant je n'ai pas beaucoup de rêves. Quelques-uns très simples dont je ne connais pas le visage. Je sais juste qu'ils sont là, cachés par mes cheveux. On se murmure des choses. Ils ne se tairont jamais.

Parfois je me trouve d'une beauté insensée. Je ne me vante pas, mais il arrive que mon regard se perde entre mes boucles. Les filles du lycée ne le comprennent pas. Pour elles les boucles sont des boucles. Je sais que non.

Ce matin rien n'annonçait la gifle. Je me suis levée de bonne heure, le soleil qui se faufilait entre les tours avait chauffé la fenêtre. J'ai laissé la main sur la vitre, un instant, sans réfléchir. J'entendais les cris d'enfants dans la cour, des rires de femmes, et je me suis souvenue qu'il y avait aussi le ronronnement de l'autoroute, là-bas, qui n'arrêtait jamais vraiment.

A ce propos, le prof de français nous a lu de beaux textes sur l'affairement des villes. Les autoroutes c'est aussi de l'affairement. Des gens qui partent au travail, d'autres qui reviennent. Certains vont en vacances. Je suppose qu'il y en a même qui ne savent pas ce qu'ils font. Alors les autoroutes il n'y a vraiment pas à s'en plaindre.

Je suis allée dans la cuisine. Mes pieds sur le carrelage. Ma mère lavait des pommes de terre. Elle a toujours des gestes lents quand elle lave des pommes de terre. Elle rêve. Peut-être qu'elle les trouve belles, et que la texture évoque quelque chose pour elle. Elle laisse venir en elle la même lenteur que moi le matin sur la vitre chaude.

Nous avons parlé de ce que nous ferions pendant la journée, puis je suis descendue faire des courses – des produits ménagers, des chewing-gums pour ma petite soeur, du dentifrice qui blanchit les dents. J'ai toujours une impression de grands espaces quand je débouche dans la cour. Puis j'avance vers la galerie marchande. La tour, au-dessus de l'entrée, domine la perspective. Parfois je lève la tête, parfois non. Ce matin je me suis retenue. Je sentais les trois étages, et tous avaient des yeux.

C'est là que j'ai croisé mon frère. Il s'est approché, sans un mot, il m'a suivie dans le magasin. Je suppose qu'il trouvait naturel de m'accompagner. Au bout d'un moment, j'ai pensé que c'était naturel aussi. Il est resté en bout de rayonnage pendant que je choisissais mes produits.

En passant à la caisse, j'ai vu ce garçon. Le caissier. Le crâne rasé. Toujours un impeccable T-shirt de couleur claire. Il souriait beaucoup, sans perdre son allure militaire. Ça ne me déplaissait pas. Je n'aime pas me mentir à moi-même : et je dois reconnaître que ce qui me plaisait en lui pouvait déplaire à d'autres.

Cela pouvait surtout déplaire à quelque chose en moi. Je suppose qu'une attirance ne vous

implique jamais entièrement. Une part de moi se révoltait à l'idée de revoir ce garçon.

Mon frère a gardé ses distances, j'ai déposé les produits sur la tablette. Le garçon m'a regardée, m'a reconnue, m'a souri. Nous n'avons jamais parlé. Pourtant je lui plais, c'est évident. Il a vingt-cinq ans. Il aime me plaire aussi, bien qu'il ait sans doute le projet de se marier. J'ai répondu à son sourire et mon frère n'a pas réagi. Je me suis demandé s'il avait seulement remarqué.

Comment pourrait-il savoir ce que peut contenir un sourire ? Cet adolescent trop sérieux, trop grave, plus grave que son père même, et qui se charge de me surveiller sans que personne le lui demande.

Mon frère a des copines, au lycée, même si je le vois rarement rire avec elles. Son visage dur le rend beau. Ses cheveux courts attirent les regards, et parfois la main des filles qui l'aiment. C'est un élève correct, plutôt calme. Cependant il ne se laisse pas faire. On connaît ses principes, on connaît sa force. Ce n'est pas qu'il soit plus costaud que d'autres, ou plus acharné, mais ses idées sont un repère : il ne faut pas marcher sur ses plates-bandes. Surtout qu'il n'en coûte pas beaucoup de les éviter.

Il s'intéresse aux filles, comme tous les garçons. On m'a dit que moi-même, il me trouvait belle. Ses yeux se voilent quand il en parle.

Je ne cherche pas à comprendre. Je n'ai pas scruté son regard à l'instant du sourire. Maintenant ce regard masqué me fait peur. Comment savoir ce qu'il cache ? Comment savoir la profondeur de cette chose ? Quelle est sa nature, pour ne jamais se trahir ?

J'ai peur. Mais depuis longtemps je m'entraîne à faire perdre aux choses leur importance. Il suffit de moins les voir, de laisser la brume monter du paysage. Alors les hommes vous paraissent si candides. Pourquoi donc être mauvais ? Pourquoi perdre son temps de cette manière ?

Mon frère ne m'a plus quittée de la journée. Il est sorti du magasin derrière moi, puis il a marché sur ma droite, vers l'appartement. Je me souvenais qu'il avait d'autres impératifs.

— Tu devais pas voir Khalid ce matin ?

— C'est pas grave.

Deux heures plus tard il m'a donné la gifle. Mais elle était palpable depuis le début. Les choses auraient sans doute été plus simples s'il avait agi sans attendre.

Dix minutes avant la gifle, mon frère est entré dans le salon. Je finissais tout juste mon exposé. Je n'avais pas eu le temps d'aller en bibliothèque, je m'étais contentée du Larousse au carton déchiré de mes voisins. Le prof reconnaît mon travail et j'étais relativement satisfaite. J'ai posé mon stylo quand mon frère s'est assis. Il ne m'a d'abord pas parlé, et j'ai retrouvé la crainte du matin devant son absence de réaction. Je lui ai souri pour qu'il se détende, ça l'a décidé :

— Tu te souviens que tu rencontres ton mari dans une semaine ?

— Comment veux-tu que j'oublie ? J'étais attendrie.

Mon frère s'est relevé, s'est posté devant la fenêtre. On me disait beaucoup de bien de mon mari. On m'assurait de sa gentillesse. Je n'en doutais pas un instant. On me parlait de sa discrétion, et je n'étais pas loin d'éprouver de la pitié pour lui. Une de mes sœurs riait de ses cheveux dégarnis.

J'ai trouvé que le silence se prolongeait. Et j'ai commis une erreur. D'habitude le silence ne me gêne pas. J'y suis même à l'aise. Les gens me regardent, leur visage m'apaise. Je rêve à des choses si vagues que je ne suis pas sûre qu'elles existent.

J'ai cru bon de parler. Ces mots furent bien plus coupables que le regard. La réaction de mon frère ne s'est pas fait attendre. C'est en ça qu'elle est vraie. Je parle au présent, car l'instant de son geste n'a pas encore eu de fin. J'ai la sensation de vivre en lui. Ce geste a révélé mon frère comme il m'a définie.

J'ai tourné le visage vers la tour d'en face, et j'ai dit :

— Tu sais, ce garçon m'a simplement l'air très gentil... Je ne le connais pas du tout.

Rien n'allait dans ce que j'ai dit. Ni le sens des mots, parce que je n'ai pas cru en eux. Ni l'hésitation, surtout. L'hésitation d'une phrase à l'autre, ces deux phrases qui n'avaient pas de lien. Je ne me suis pas reconnue. Si j'aime me taire, c'est aussi pour trouver le mot juste.

Beaucoup fuient le silence.

Je n'ai pas vu venir la main de mon frère. Ma tête a fait pop et mon frère est sorti. Qu'ai-je perçu en premier : la douleur ou le son ?

J'ai reçu cette gifle, mais la suite serait pire. Je ne le savais pas encore. Pourquoi d'ailleurs utilise-t-on ce mot ? Je ne crois pas qu'il ait un sens. Les choses n'ont pas pu être pires, parce que les choses n'étaient pas mauvaises. C'est de la pure logique. Les gens qui se trompent, ce

n'est pas qu'ils voient mal. C'est qu'ils voient peu. Pour eux, deux et deux ne font pas quatre. Car ils pensent simplement : « 2 ». Moi je pense : «  $2 + 2 = 4$  ». Et c'est parce que je pense de cette manière que la suite, pour moi, n'a pas été pire.

Mon frère est sorti. La meilleure chose à faire était de prendre un livre. Je suis la seule dans ma famille à lire. Je choisis chaque semaine à la bibliothèque un volume que je range dans le fond de mon sac. Je n'aimerais pas le perdre et passer pour une voleuse.

Je l'ouvre dans le salon, près de la fenêtre, où la lumière est plus forte. Les premières phrases sont exquises. Les suivantes glissent en moi. Si mon frère me trouve belle, ce doit être à ces instants. Je suis concentrée, plus rien ne peut m'atteindre. La paix de mon visage est offerte à celui qui m'observe, ma beauté se livre à lui comme un objet fermé. Je suis vulnérable et je le suis moins. Je suis sage et pourtant je comprends mieux les choses. On pourrait croire que je me moque des gens, quand je souris de cette manière à des phrases qui n'ont de sens pour personne d'autre que moi.

J'ai donc pris le livre que j'avais emprunté la veille. Je voulais recommencer ma lecture. Je



*Azima la rouge*

pensais qu'il serait plus facile de comprendre des phrases déjà lues. Je n'ai pas réussi. Les mots se succédaient, mais ils s'acharnaient à ne pas vouloir de moi. Certains débuts sont pénibles. À la fin de la première page, j'ai repris depuis la première ligne. Soulagement : je domptais les phrases à nouveau.

Un moment, j'ai senti une goutte le long de ma joue. Était-il possible que je pleure ? J'ai fermé le livre, j'ai attendu que la goutte descende jusqu'au menton. J'ai tendu la paume pour la recueillir. À cet instant j'ai compris. J'ai levé la tête, et j'ai remarqué le pot que ma mère avait suspendu là, juste au-dessus du canapé, en attendant de lui trouver une meilleure place. Elle tenait beaucoup à ses pensées, violettes et jaunes, qu'elle arrosait plusieurs fois par jour. Leur fragilité me faisait de la peine, ces pétales qu'on froisse et qui se recroquevillent. Je les ai regardées, j'ai vu qu'une autre goutte se formait sous le pot. Celle-là ne serait pas pour ma joue. J'ai ri. Les notes se sont perdues dans la pièce. Je les ai trouvées fragiles aussi, mais portées par un souffle qui, lui, ne s'éteindrait jamais.